

Nathalie Bertron

Le Bal des Blaireaux



Comédie érotico-romantique

Nathalie Bertron

Le Bal des blaireaux

© Nathalie Bertron, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5983-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de Scarlatine © [http ://scarlatine.canalblog.com/](http://scarlatine.canalblog.com/)

*C'est triste globalement de revenir
sur le marché de la séduction à 37 balais.
Il n'y a plus trop de romantisme, c'est terminé.
On ne cherche plus l'âme sœur,
on cherche l'âme seule, s'il en reste.*

Blanche Gardin

- 1 -
Body guard

Ce buffet tout en fraîcheur est une aubaine.

Notre hôtesse nous a concocté un festival de plats méridionaux hauts en couleurs et en saveurs : melon « boule de miel » au jambon de Parme, olivettes du jardin agrémentées de mozzarella di bufala fondante et de basilic frais, poivrons marinés à l'huile d'olive locale, carpaccio de bœuf au citron et à la marjolaine, tapenade noire, fromages de chèvre et de brebis de la ferme d'à côté et enfin salade de fruits de saison, juteux à souhait.

Il fait trente-trois degrés à l'ombre du vieux tilleul au feuillage épais, sous lequel nous déjeunons en devisant gaiement. Voilà longtemps que je ne me suis sentie aussi bien, malgré la canicule interminable et mon humeur fluctuante. Je prends enfin la mesure des vacances.

Il m'a fallu plusieurs jours pour décompresser et cesser de ruminer sur mon mariage en perdition. Une semaine passée tranquillement à notre appartement, à régler diverses affaires et à tordre le cou à la paperasse, en attendant que Pierre-Louis soit lui aussi libéré temporairement de sa sphère professionnelle. Un sas salutaire pour profiter ensuite pleinement de cette période de congés plus longue que de coutume.

En général, nous ne partons pas plus de deux semaines d'affilée. Mais ces derniers mois ont été tellement éprouvants pour lui comme pour moi, qu'il fallait bien ça pour nous en remettre et donner une ultime chance à notre indéfectible duo.

Nous sommes chez Albert et Fabienne, première halte de notre périple estival dans le sud de la France. Leur résidence secondaire est située à Saint-Paul de Vence, dans l'arrière-pays niçois. Albert et Fabienne viennent ici à chaque fois qu'ils peuvent s'échapper de leurs obligations lyonnaises.

Cette bastide ancienne est superbe, avec ses pierres apparentes, ses différents niveaux qui épousent les pentes de la colline et son jardin en terrasses, bien entretenu et agencé avec goût. Chaque mètre carré de jardin ressemble à un coin

de paradis, qui invite à la méditation. Plusieurs tables sont disposées ça et là. Celle du petit-déjeuner est placée à l'endroit où les premiers rayons du soleil surgissent derrière la pinède odorante, point stratégique d'où l'on aperçoit l'étendue bleue de la Méditerranée. Celle du midi est abritée sous le parasol naturel formé par le tilleul centenaire. Celle du soir, sur la terrasse attenante à la cuisine, recueille la fraîcheur du crépuscule, qui se manifeste tard l'été et où les massifs de lavande exhalent leur parfum obsédant. Une rangée de cyprès conduit à la piscine et signale que nous sommes en Provence, tandis que les cigales nous gratifient de leur chant assourdissant.

J'aimerais tellement habiter dans une maison comme celle-ci. Pierre-Louis et moi avons choisi par défaut d'habiter en appartement, pour des raisons de budget et de distance de nos bureaux respectifs. J'avoue que je songe à y remédier un jour. J'aspire à me rapprocher de la nature. Je voudrais que mes yeux, à l'ouverture des volets le matin, soient happés par une étendue verdoyante et frémissante. Je veux entendre le chant des oiseaux, respirer à pleins poumons, côtoyer des animaux, connaître une notion du temps plus apaisée.

Une pointe d'amertume me traverse. Ce lieu me rappelle toutes ces choses que j'aurais voulu accomplir, tous ces rêves auxquels il m'a fallu renoncer.

Nos hôtes sont adorables. Albert, patron d'une entreprise d'usinage florissante, est encore alerte avec ses soixante-douze printemps. Pas question pour lui de raccrocher dans l'immédiat. Il a une santé de fer et l'œil qui frise. Idéalement, il voudrait que Laurent, le fils de son épouse, reprenne la boîte après lui. Cela ne s'inscrit pas au programme, parce que l'intéressé a déjà sa propre société qui marche du feu de Dieu, dans le secteur du bâtiment à Marseille. Quant au fils d'Albert, il est chirurgien-dentiste et absolument pas dans la partie.

Qu'importent le travail, ses joies et ses tourments. Nous sommes en villégiature dans une ambiance amicale et une atmosphère sereine, à l'image du lieu, baigné de chaleur et de douceur. Albert nous fait les honneurs de sa cave et débouche un rosé de Provence Château Peyrassol, un *must* issu de son chais où mûrissent près de deux mille bouteilles. Le nectar révèle toute sa richesse et libère ses arômes d'agrumes et de fleurs blanches. Nous nous extasions devant tant de subtilité : une mystérieuse alchimie entre le terroir, le climat et la main de l'Homme.

Fabienne, l'épouse d'Albert, virevolte de la cuisine à la table dans une robe

bleu lavande à fines bretelles, transportant avec élégance ses plats simples et succulents. Son sautoir en lapis lazuli tinte sur sa poitrine lorsqu'elle présente les plats. Elle est beaucoup plus jeune qu'Albert. Elle doit avoir cinquante-cinq ans tout au plus. Elle irradie avec sa peau mate, ses longs cheveux d'ébène et son regard bleu turquoise comme les eaux qui bordent les côtes des îles de Lérins. Ses mots, comme ses gestes, sont empreints de grâce et témoignent d'un caractère de maîtresse-femme qui ne s'en laisse pas conter. Elle m'évoque Ava Gardner dans *La comtesse aux pieds nus*, sauf qu'elle porte des sandales pailletées qui brillent de mille feux sous le soleil provençal.

Assise à ma gauche, sa petite-fille, Alice, six ans, a du mal à tenir en place sur sa chaise. Elle se déclare volontaire pour aider sa grand-mère en chantonnant à chaque nouveau mets. L'adorable fillette aux boucles brunes et aux yeux vert émeraude arbore un sourire, qui semble être chez elle une seconde nature. Je suis touchée par cette petite âme qui me rappelle l'enfant que je fus, gaie comme un pinson, insouciant, créative, celle qui chantait et dansait pour éblouir la galerie, il y a bien longtemps.

Alice me prend déjà en amitié : elle me fait cadeau d'un collier de perles de bois. Sur cinq perles sont gravées les lettres de son prénom :

A-L-I-C-E

J'en ai presque la larme à l'œil. Cela me renvoie à mon impossible maternité.

« Mon papa va arriver. Il vient me chercher.

Fabienne renchérit :

— Oui, Laurent va passer en coup de vent récupérer la petite. Demain matin, ils partent en bateau à Porquerolles pour trois jours avec Delphine, la mère d'Alice. »

Le déjeuner se poursuit entre les discussions liées au travail, les échanges de recettes de cuisine, les considérations œnologiques et le partage de bons plans à ne pas manquer dans le coin. Sur ce dernier point, je suis incollable car la région de mon enfance n'a pas de secret pour moi. Je crois pouvoir affirmer que j'en ai exploré chaque recoin. En outre, je suis un guide *Duchemin* ambulante : je sais où manger et dormir à cent kilomètres à la ronde ; je suis incollable sur les gammes de prix et les types de cuisine proposés par tous les établissements incontournables ; je connais les hôteliers qui possèdent un spa, une piscine, une

salle de fitness ou un court de tennis.

Tandis que nous en sommes au café, Alice se lève soudain et part en courant en hurlant à tue-tête : « Papa ! ! ! » Elle a l'ouïe fine. À cet instant, nous commençons à distinguer le bruit d'un moteur puissant, de l'autre côté de la bâtisse. Les gravillons crépitent sous les roues et la voiture s'arrête, laissant place au vrombissement de son ventilateur de refroidissement.

Laurent ne tarde pas à apparaître avec sa fille pendue à son cou comme un petit singe. De taille moyenne, trapu, musclé et un rien enveloppé, il semble être un bon vivant. Il a les traits harmonieux de Fabienne. Même couleur de peau, mêmes cheveux épais et noirs, même sourire enjôleur. Ses lunettes de soleil et son costard-cravate lui donnent un air de garde du corps. Kevin Costner ferait pâle figure à côté. Il rit à gorge déployée tandis qu'il chahute avec l'énergie d'un gosse turbulent et farceur.

La petite fille finit par lâcher son père et ils nous rejoignent. Il ôte ses lunettes. Fabienne fait les présentations. Tiffany, Pierre-Louis, Laurent.

Premier regard. Transperçant. Décisif.

Ses yeux sont du même bleu limpide que ceux de sa mère.

Première poignée de main. Électrique, brûlante.

Une onde de chaleur me traverse de la tête aux pieds. Je sens le rouge monter à mes joues, comme une même prise en flagrant délit de bêtise. Si j'étais debout, mes jambes se déroberaient, je m'affaisserais sur place.

Le parfum du tilleul devient soudain entêtant.

J'ai les mains moites, la gorge serrée.

Mon cœur cogne anormalement dans ma poitrine.

Une fièvre étrange me saisit.

Pourtant, personne ne semble remarquer ma confusion. Pierre-Louis ne réagit pas. Tout semble aller pour le mieux. Il sirote son café d'un air parfaitement détaché.

Fabienne continue de virevolter avec son collier qui tintinnabule.

Albert nous vante la finesse toute particulière l'eau de vie de prune de sa fabrication.

Laurent, lui, semble avoir saisi. Je ne sais pas comment je le sais, mais je le sais, ce qui ajoute à mon émotion.

La conversation reprend son cours.

Alice montre à son papa la boîte de perles que lui a offerte sa grand-mère pour qu'elle confectionne des colliers et des bracelets pour ses copines.

Laurent bombarde Pierre-Louis de questions. Depuis le temps qu'il a entendu parler de lui, il avait hâte de le connaître. Il s'exprime avec un accent un brin titi parisien, émaillant ses phrases de mots d'argot. Un homme qui dit ce qu'il pense au moment où il le pense, qui ne se préoccupe pas de l'image qu'il renvoie ni de l'opinion d'autrui. Il me rappelle John Wayne. Grande gueule et outrancièrement viril. Ou, dans un autre registre, Bernard Tapie. « Sévèrement burné », comme diraient *Les Guignols*.

Pas mon genre. Alors pourquoi ce trouble indicible qui s'est emparé de moi ?

Je reprends calmement ma contenance et me réinsère l'air de rien dans le groupe, en sirotant mon café à petites gorgées pour me donner une contenance. La vie lyonnaise, la flambée de l'immobilier, le prix du carburant, la précarité, la détresse des agriculteurs, le nucléaire, le réchauffement climatique, la Procréation Médicalement Assistée – je connais bien le sujet – le clonage, le terrorisme, la laïcité...

Une fois tous ces sujets de société épuisés, Fabienne nous enjoint de migrer vers la piscine. Bonne idée ! J'irai volontiers me rafraîchir dans leur bassin d'eau salée « parce que c'est plus sain que le chlore », souligne Albert. Mon corps comme mon esprit en ont besoin pour faire tomber la température.

« Pour enfiler les maillots, rendez-vous dans la salle de bains au fond à gauche », scande Fabienne à la cantonade.

S'ensuit le défilé de corps à demi nus, ponctué de cris et de rires joyeux dans le couloir du rez-de-chaussée, plongée dans la pénombre pour garder la fraîcheur. Nous nous retrouvons autour de la piscine. À mon grand étonnement, Laurent, qui devait passer chercher Alice « en coup de vent », évolue sous l'eau avec des lunettes de nageur olympique. Sa fille saute allègrement dans le bassin